

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 1

Artikel: Hommage à Zurich
Autor: Maurice, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hommage à Zurich

La Suisse est un pays charmant. Cette phrase d'opérette pourrait évidemment s'accompagner de bien d'autres qualificatifs tout aussi mérités: bonne laitière, pacifique et reposante, douce aux infortunés, diligente, honnête et propre . . . La Suisse est un album de belles images que l'on feuillette en rêvant: pureté des lacs alpestres, fontaines de myosotis, prairies vibrantes de clarines, ruisseaux jaseurs et torrents aux eaux claires, vals émaillés de crocus, sommets neigeux comme des cassatas, enchantement des traditions et pittoresque du folklore . . . je crois n'avoir rien oublié! Oui, la Suisse est un pays charmant. Et qui plus est, heureux. «Tout le bonheur du monde se cache dans les petites vallées», a dit Giono.

En Suisse, il y a Zurich. Sans doute par coquetterie, des amis bien intentionnés m'avaient prévenu contre cette cité industrielle et commerçante. Moi, j'ai aimé ses venelles tortueuses où nichent des boutiques bien achalandées; j'ai aimé ses jardins aux feuillages neufs vert salade, qui semblent toujours éclos de la dernière nuit tellement ils sont nets; j'ai même aimé son ciel tourmenté et maussade où l'on peut nicher sa tête au creux d'une épaule grise et se payer à peu de frais la volupté d'une légère ivresse de tristesse ou inscrire en filigrane les rêves de choses qui ne seront jamais.

«Il pleut doucement sur la ville.»

L'eau — c'est-à-dire la propreté, la pureté — est partout à Zurich!

Bien entendu, j'ai aimé aussi le Zurichsee, où Ganymède nous accueille (nous, les voyageurs sans bagage venus du bout du monde) d'un geste gracieux que nous imaginons symbolique, où les cygnes, semblables aux vieilles demoiselles anglaises, promènent gravement leur ennui et leur long cou avec des mines altièrres de duègne offensée.

J'ai aimé enfin et surtout la nuit zurichoise, à nulle autre pareille. Qu'il fait bon flâner sur les rives de la Limmat aux eaux languides, tandis que les orages de néon des enseignes enchevêtrent leurs serpentins multicolores! Ou bien hanter les jardins suspendus (? — Réd.) qui ceignent le lac. Les cygnes dorment, la tête sous leur aile mais les démons veillent. Le gibier que l'on traque n'est pas défendu. Casqué d'or, un éphèbe sort d'un hallier et disparaît dans la pénombre, comme dansant un ballet phantastique. Un autre rêve sur un banc et le parfum opiacé de sa cigarette vous parle d'aventure, vous suggère des images de grand voyage: la barre de cuivre et les vitres du wagon qui l'amena, la cabine de bois verni et la voie blanche qui l'emportera . . . Une existence vous a frôlé de son aile, comme une mouette . . .» J'ai toujours aimé suivre les inconnus» s'exclame Blanche à la fin de *Un tramway nommé Désir*. Il est vrai qu'elle était folle! Ou encore partir à la découverte d'une taverne de coin de rue, siroter un verre de bière dans une tabagie où se parlent toutes les langues, où se coudoient toutes les nations (? - Réd.), aux sons nostalgiques d'un appareil à sous qui moule les rengaines du jour, souvent reprises en chœur par la foule des habitués. Ici, point de «truqueurs» ni de «mises en l'air» à redouter; la pègres et les mauvais garçons sont ailleurs (où? — Réd.) et si quelques «folles» ne peuvent mal-

heureusement s'empêcher de pousser leurs cris d'hirondelles, c'est moins dans l'espoir d'épater le bourgeois que par simple surexcitation.

Est-ce à dire que Zurich est le paradis de l'homosexualité? Que non pas. Les homosexuels ne sont pas plus nombreux ici qu'ailleurs, mais ils paraissent plus libres, donc moins malheureux et moins corrompus (Hm! Réd.). Ce qui ne veut naturellement pas dire que tout leur soit permis: tolérance n'est pas synonyme de faiblesse, encore moins d'encouragement. Les pouvoirs publics, forts et intelligents, tolèrent ce qu'ils ne peuvent empêcher et supportent des «abris de fixation» qui leur permettent de veiller au grain sans tracasseries policières.

Oui, en définitive, plus encore que le moëlleux de tes lits (l'Auteur en a-t-il connu beaucoup? — Réd.), la crème de ton lait ou l'ordre de tes rues, en un mot: plus que ton confort matériel, plus même que tes qualités morales: ton honnêteté, ta serviabilité, ton amabilité (de grâce, n'en jetez plus! — Réd.), ce que j'aime en toi, ô ma Suisse, c'est ton confort intellectuel. (??? — Réd.). C'est ta liberté de grand bourgeois sûr de lui, c'est la liberté dans l'ordre. Et moi, l'esprit totalitaire, je mets chapeau bas devant la sérénité et la sagesse de la plus vieille démocratie du monde.

Jean-Pierre Maurice.

Extrait du «Le Sel et la Plaie»

de Lucien Farre

Un jour instant encore, je crus que l'amour qui n'ose pas dire son nom pouvait mettre sur mon chemin un compagnon de route.

Ce fut l'année d'avant la Libération au milieu de l'été. La piscine des Tourelles, comme un temple Maya renversé, offrait au feu ses entrailles de gradins chauffés à blanc et d'humains abrutis.

Un petit gars inconnu accéléra son battement de jambes et d'une courte main toucha le premier la ligne d'arrivée.

La course avait été tacite comme souvent entre deux inconnus nageant dans le même bassin.

Un rétablissement nous jeta sur les dalles brûlantes, lui un peu plus loin et moi à ses pieds.

«Vous venez souvent?»

«Presque tous les jours.»

«Moi, je ne peux que le samedi et le dimanche.»

«Vous travaillez loin?»

«A Montreuil.»

Un mois passa ainsi en battement de jambes, en départs, en virages, en courses. D'habitude nous nous rhabillions ensemble dans le vestiaire commun. Un jour, il prit une cabine.

«J'aime mieux ça dit-il, il y a trop de monde.»

Je l'y suivis.

Il avait quitté son slip et s'essuyait méthodiquement. De temps en temps nos regards se rencontraient. Je l'avais imité et prenais à me